

## La moissonneuse

J'aime pas la campagne. Quand j'y pense, je vois surtout les nazes qui tournent autour de l'église sur leurs mobylettes trafiquées et qui draguent près de la pizzeria. Et les magasins ringards, et les trottoirs étroits, et la chaleur de la grande rue l'été. En tout cas c'est comme ça chez mon oncle, à Niéville, en Picardie et je connais bien, vu que j'y vais souvent. Quand ma mère me dit qu'elle m'emmène m'aérer la tête chez Tonton Pierre, moi je... Comment elle dit déjà, ma mère ? *Prendre un bon bol d'air*. Ça me fout tout de suite le cafard cette expression, c'est comme *mettre ses grolles* ou *prendre ses cliques et ses claques*, ça frissonne désagréablement dans la tête. Mais enfin j'y vais quand même, à Niéville, surtout pour faire plaisir à ma mère.

C'est pas vraiment un bavard Tonton Pierre, c'est pas le genre à vous prendre dans les bras quand vous arrivez le samedi midi après deux heures de voiture, dont une passée dans les embouteillages. Je peux être sûr que quand je vais ouvrir le lourd portail écaillé de l'entrée, il va être au fond, dans son garage, sanglé dans sa salopette verte et jaune tachée d'huile. En fait c'est un peu un toqué de mécanique américaine et d'engins agricoles, mon oncle, et je ne connais rien de sa vie, sinon qu'il a travaillé toute sa vie chez Massey Ferguson, une entreprise de tracteurs. C'est drôle comme on dit ça, *toute la vie*, on voit ça comme un bloc compact de vie, une brique d'existence. Alors que la vie, ce n'est pas tellement un bloc, c'est plutôt une inquiétude soigneusement pliée qu'on ne déroule pas trop de peur de ne pas pouvoir la ranger, comme une carte trop grande, dans le tube étroit de la routine quotidienne.

Un beau jour, il s'est fait virer de chez Massey Ferguson quand les entreprises américaines ont délocalisé leur production quelque part en Chine. Il l'a mal pris je crois, mais il est resté à réparer ses trucs dans son garage, pour lui ou pour ses vieux copains de Niéville. Donc comme je vous le disais, quand on arrive chez lui avec maman, on pourrait parier un iPad flambant neuf qu'il est allongé, à plat ventre, les cheveux traînant dans la poussière, sous un moteur de tracteur récupéré la veille à la casse du coin.

Quand je suis là-bas, je ne fais pas grand-chose. Les premiers jours je prends mon vélo et je fais quelques balades, et puis pédaler dans les champs de blé, de maïs, de luzerne, de machin, ça me gonfle assez vite. Alors je reste à la maison à rêvasser, assis dans le canapé, ou à regarder les filles devant la pizzeria, en me planquant un peu derrière les volets, surtout durant les grandes vacances, je les vois, elles sautent comme des ressorts à vif sur la selle des scooters des mecs, les jupes colorées sur leurs cuisses à l'air, fleurs éclatées sur le carénage des bolides trafiqués, tandis que maman arrose ses pédoncules dans le jardin.

Un jour d'août, alors que je m'ennuie à mourir, je pioche un vieux bouquin de poésie américaine dans l'étagère de Tonton Pierre, un livre dont les pages sont encore collées. *Oh comme c'est charmant il faut les massicoter* aurait alors dit ma mère, moi c'est encore un mot qui me fout le bourdon, *massicoter*. Donc je m'apprête à le reposer sur l'étagère quand soudain une enveloppe glisse du livre et tombe sur le sol. Intrigué, je la ramasse.

C'est une vieille enveloppe jaunie, tamponnée United States Postal Service, avec les rayures bleues et rouges sur le côté. Le tampon indique septembre 1974. Plein de curiosité, je l'ouvre, jette un œil, elle ne contient que quelques grains de maïs desséchés, mal scotchés à un dollar américain craquant de poussière. Etonné, je file voir mon oncle au garage. Comme d'habitude, il est sur le dos sous un tracteur rouillé, et trifouille une boîte de vitesse en écoutant la radio dans la chaleur étouffante du garage. Je lui parle de l'enveloppe, un murmure évasif sort du dessous du tracteur, je secoue l'enveloppe et fais alors tomber quelques grains qui se collent à la graisse du moteur.

Ses mains s'arrêtent soudain, il lâche sa clé de douze qui résonne en tombant sur le sol en béton. Le bruit de la radio devient soudain presque insupportable dans ce silence. Il rampe sur le dos en s'égratignant et je vois soudain son visage devenu tout pâle me fixer, ses yeux sont un peu inquiets alors qu'il me prend l'enveloppe des mains et la macule de graisse. *Où as-tu trouvé ça ?* Je lui raconte, il a alors un mince sourire gêné, du genre *Mince, c'est donc ça d'avoir un neveu fouinard*. Il s'assoit sur sa chaise, et me regarde longuement en triturant l'enveloppe. Prends une chaise, me dit-il. Je vais te raconter une petite histoire. Je coupe alors la radio, et tire une chaise à moi.

Juin 1974. Mon oncle a dix neuf ans et traîne son ennui sur les bancs du lycée et dans les rues de Cambrai, Nord. Il est, depuis son adolescence, passionné de mécanique, mais ses parents, issus d'une bonne famille de la ville, rêvent de le voir entrer dans une grande école de commerce, et misent beaucoup sur l'anglais. Ils l'envoient donc aux Etats Unis, dans une université américaine, Pennsylvania State University, avec la ferme intention qu'il renonce à ses bricolages pour bosser l'anglais et revenir avec l'*entrepreneur spirit* américain.

Maïs c'est mal connaître mon oncle. À l'étroit sur le campus, il délaisse petit à petit les cours de business et les soirées où l'on trompe son ennui à coup de Bud Light Beer pour ne rêver qu'à une chose : voir de ses propres yeux les gros engins agricoles qui sillonnent les plaines du Midwest, ces *harvesting machines* de chez John Deere, de chez Massey Ferguson, ces machines qui fauchent les champs de blé au kilomètre tels des insectes boulimiques et méticuleux, dotés d'une puissance à l'époque enviée par tous les fermiers de la vieille Europe.

Un jour, il apprend dans le journal local la tenue annuelle du Missouri Harvest Festival, le plus grand rassemblement d'engins agricoles des Etats-Unis, immense réunion de passionnés de moteurs et de cinglés de mécanique comme seul le peuple américain peut en produire, dont il a tapissé de photos des précédentes éditions le panneau de liège de son dortoir, clichés des types coiffés d'improbables chapeaux de cowboys, venus de tous les Etats, en mini tracteur, en tondeuse à gazon, en tracteurs parfois même *all the way down from Alaska*.

Maïs le trajet est long, de la Pennsylvanie au Missouri, et Tonton Jean, sans un dollar en poche, décide de partir en auto stop avec son sac de couchage, oh, bien loin des idéaux hippies et du mythe de la route et du voyage, je vous arrête tout de suite. Car dire qu'on est passionné par les engins agricoles, grisé par le cambouis et nostalgique des gaz d'échappement d'un moteur bien réglé à des routards ça faisait mauvais genre, et puis tout simplement car les voyages en groupe ça l'a toujours passablement barbé, Tonton Jean. Moi je m'éponge le front dans le garage surchauffé en continuant de l'écouter.

Un soir, après avoir été déposé par un poids lourd sur le bord d'une route dans l'Etat du Kentucky, il décide de longer un champ pour trouver un endroit où dormir. Soudain, la pluie commence à tomber, on est en mars, les averses sont fréquentes. Il voit alors une silhouette sombre sur sa gauche, celle d'une moissonneuse batteuse abandonnée dans un champ. Courant sous la pluie, il enjambe les barbelés, arrache ses bottes à la boue qui se forme et monte précipitamment sur le marche pied rouillé de la machine. Il tire sur la portière, et roule boule sur le siège défoncé. La pluie martèle les carreaux, et Tonton Pierre se recroqueville bientôt dans l'habitacle, enroulé dans son sac de couchage.

À l'aube, il est réveillé en sursaut par un meuglement. Une vache tape de sa grosse tête maladroite sur le carénage de la moissonneuse. Pierre prend peur, il ouvre l'autre portière, s'extirpe de l'habitacle et saute encore à moitié engoncé dans son duvet, calcule mal son coup, et s'écrase sur ses genoux dans la bouillasse. Pestant, il va se relever quand il sent soudain la forme ronde et froide d'un canon de fusil se planter dans son dos. Et c'est d'abord sa voix qu'il entend, un accent noir américain, jeune et sévère.

- *What the hell are you doing here? It's a private propriety can't you read?*

Les genoux toujours à terre, Pierre ose se retourner à demi. Il tombe nez à nez avec une fille à la coiffure afro, assez belle, vêtue d'un blouson en cuir. Elle lui ordonne d'un ton rude de se relever, et lui montre les fils barbelés et le panneau du bout du fusil. Pierre, abasourdi de sommeil, cherche à parlementer mais elle le fait taire et siffle, sous le regard impavide de la vache, en direction d'une ferme construite dans le creux du vallon, que Pierre n'avait pas aperçue dans la nuit.

Quelque minutes suffisent avant qu'un vieux paysan noir arrive, casquette crasseuse en peau de daim sur le crâne, qui se met à saisir Pierre par le bras et à le molester, le traite de vagabond, dégage sur le champ ou la prochaine fois que je tabasse, alors que la fille continue de le fixer d'un air sévère, le fusil pointé sur lui. Pierre, penaud, se baisse et ramasse son sac de couchage taché de boue et se dirige vers la moissonneuse pour prendre ses affaires en vitesse avant de recevoir une dose de chevrotine dans le buffet. La machine est belle dans le matin, rouillée, engourdie, magistrale. Grimant la courte échelle qui mène à l'habitacle, il saisit prestement son sac à dos et en jetant un coup d'œil en bas se rend soudain compte que les larges pales servant à couper le maïs sont défoncées, et que des morceaux de métal rouillés sont éparpillés tout autour de la grosse bête avachie.

Surprenant son regard sur les pales, le vieux lui crie de descendre. Sa curiosité soudain à l'affût, Pierre ose demander au vieux pourquoi elle est dans ce sale état. Le vieux détourne les yeux, alors que sa fille pointe maintenant son fusil sur lui. Mais Pierre comprend soudain : les pales de la moissonneuse ont été détruites par quelque chose. Un morceau de métal. C'est une belle machine, dommage, ose-t-il, redescendu bon gré mal gré de l'échelle de fer.

- *Qu'est ce qu'un étudiant connaît à ça de toute façon?* lâche le vieil agriculteur, méprisant.

Alors Pierre s'anime soudain. Il connaît ça bien sûr, enfin en théorie, sur les photos découpées dans les magazines, cette machine c'est du solide, fabrication américaine, de l'Iowa, et les

pales aussi, il y a eu quelque chose qui les a bousillés, un truc solide, métallique, c'est pas les tiges de maïs, bien sur que non, qui peut faire des dégâts pareils, c'est plutôt des barres de fer, oui, enfin, ça a l'air plutôt de coller, on les planque dans le champ, comme ça, ni vu ni connu, rien de mieux pour bousiller une belle machine comme ça et...

La fille a baissé son fusil et le regarde. Le vieux aussi, il s'est arrêté de maugréer et de mâchonner un vague épi de maïs. Il fixe intensément Pierre. Puis, comme une mécanique froide qui s'échauffe petit à petit, il commence à lui raconter doucement l'histoire, d'abord, puis la colère et l'injustice aidant tout s'enchaîne, oui, ma moissonneuse a bien été bousillée, par des types de la région, un soir, les propriétaires d'à côté, deux frères, des fermiers blancs, les frères Thompson, qui ont caché, oui, planqué des fers à béton dans le champ de maïs pour bousiller ma moissonneuse batteuse, la plus belle du coin, il y a deux ans de cela. Et c'est trop cher à réparer, une machine pareille, donc on la laisse là, en train de pourrir, en même temps que la récolte de maïs de cette année.

La fille, sentant que son père craque, lui prend doucement le bras et parle à son tour, d'une voix métamorphosée, douce et triste, en le regardant. On a bien commencé à la réparer, et tout le fric prévu pour mon inscription à l'université du Missouri y est passé pour payer les mécaniciens. Mais les ennuis ont continué, les frères Thompson ont tabassé les réparateurs, et on s'est retrouvé sans rien. Je suis là à présent, j'aide un peu à la récolte du maïs, mais sans la machine tout est plus difficile. Mon père ne peut plus se casser le dos tous les étés à récolter le maïs, et la moitié de la récolte pourrit sur place. Elle joue à présent avec le fusil, le canon dans les mottes de terre, comme une enfant gênée par une étrange pudeur. Le soleil s'est levé, et commence à réchauffer la terre et le cœur de Pierre. Allez, casse-toi maintenant, lui dit le vieux noir d'une voix qu'il veut décidée. Au moment de tourner les talons, son sac sur l'épaule, Pierre s'arrête. En un éclair, il s'est dit qu'il allait rester, et que la fête annuelle du Missouri, il aura bien le temps d'y revenir une autre année. Tandis que le regard de cette fille... D'un air malicieux, il demande : *What about giving you guys a hand on it ?* Oui, rester et réparer la machine. L'agriculteur le regarde avec des yeux ronds. C'est la fille qui lui décoche alors un sourire timide : *I guess it could work.*

Le vieux, à moitié convaincu, tourne alors les talons en grommelant qu'il peut prendre les outils dans la grange si cela lui chante. La fille casse alors son fusil, retire les cartouches et le met sur l'épaule. Elle se présente, elle s'appelle Cambria, elle lui propose de faire un tour de la propriété, et lui montre la grange. Pierre y prend alors une pince monseigneur, et une scie à métal et se dirige, ayant encore du mal à réaliser ce qu'il est en train de faire, vers la moissonneuse. Il passe la journée à découper le métal rouillé, l'après midi à s'écorcher les mains sous le soleil du Kentucky. Quand le soleil se couche, il a dégagé le rabatteur à griffes, le convoyeur bouffé de rouille et s'appête à démonter le batteur tordu dans tous les sens par les fers à béton quand il sent soudain une main se poser sur son épaule.

Il se retourne, c'est Cambria. Elle sourit en voyant sa tronche pleine de cambouis et ses mains blessées par le métal, et lui dit que son père accepte qu'il dorme dans l'étable, sur un tas de foin, et pas trop longtemps, histoire d'être prêt à bosser le lendemain.

À l'aube, Pierre se lève, avale un bol de chicorée brûlant, et frissonnant dans l'air du matin, se dirige vers la moissonneuse. Cambria lui a donné des pansements qu'il enroule à présent autour de ses doigts, alors qu'il trifouille, à plat ventre, dans le ventre de la machine, qu'il retire la mousse de la table à grain, et dégage le contre batteur pourri jusqu'à l'os à grands coups de pince monseigneur. Des paysans du coin, passant au loin sur le chemin, entendent le bruit et pointent du doigt la machine et les jambes de Tonton Pierre qui dépassent. Le prenant pour un vagabond et un voleur de pièces, il n'échappe à la féroce rossée que par l'intervention *in extremis* de Cambria, accourue de la maison, qui prend sa défense et assure les paysans de leur méprise.

Le soir même, alors que Cambria est occupée à traire la vache dans l'étable, elle entend un bruit étrange au dehors. Elle se précipite, renverse le bac de lait, elle voit Pierre juché sur la machine, qui toussote, les pales se mettent soudain en marche, et fauchent le maïs. L'odeur de l'essence brûlée fait des volutes bleutées dans l'air du soir. Pierre, du cambouis jusqu'aux coudes, est juché sur la machine, il exulte, un grand sourire aux lèvres. Le bruit puissant attire les voisins, qui accourent dans le champ vers la machine. Une voiture klaxonne de surprise sur la route. Pierre voit soudain le vieux paysan noir, les bras ballants à la porte de l'étable, les larmes aux yeux devant le spectacle.

Pierre sait qu'il ne faut pas trop fatiguer la machine, qu'il lui faut un temps de rodage et qu'il ne doit pas trop forcer le moteur. Néanmoins, le champ de maïs sera fichu si rien n'est fait rapidement. Pierre décide alors de conduire la machine, le soir, puis dans la nuit noire, inlassablement, la machine passe, à la lumière de ses phares qui éclairent les épis. À l'aube, les mains en papier mâché, le couteau de la fatigue planté dans les reins, les yeux piquants de sommeil, il entame le dernier hectare de maïs quand il voit soudain Cambria arriver face à la machine. Elle porte sous son cuir un T-shirt John Deere vert et jaune qui moule sa poitrine, belle dans l'aube et les tiges de maïs. Il ralentit, elle saute soudain dans la poussière des épis de maïs sur la moissonneuse en marche et vient s'asseoir à côté de lui. Il lui montre comment s'enclenchent les vitesses, lui crie des conseils à l'oreille dans le vacarme de la cabine, l'aide à tourner le grand volant noir arrivés au coin du champ. Au moment où elle va redescendre, les secousses de la machine manquent de la faire tomber, d'un geste maladroit, il la prend par la taille, et l'embrasse longuement. C'est elle qui arrête d'un geste habile la machine sur le bas côté du champ de maïs fraîchement moissonné.

Dans la nuit qui précède son départ, alors qu'il dort avec Cambria, il est réveillé par des bruits métalliques et des chuchotements. Pressentant le pire, il court au dehors : deux silhouettes sont en train d'arroser d'essence la vieille moissonneuse à la lueur de la lune et de leur torche Maglite. Pierre, ivre de colère, se faufile sans bruit dans le champ de maïs et, profitant de la nuit noire, leur saute dessus. Il porte l'estocade à l'un des frères, mais l'autre lui donne un coup de torche dans le dos, et Pierre s'effondre. Ils s'apprêtent à lui fracasser le crâne quand des coups de feu claquent dans la nuit. C'est Cambria qui, ne voyant rien, tire en l'air dans l'espoir de faire déguerpir les deux frères. Dans sa fuite l'un des frères lance son Zippo allumé, qui rebondit avec un son sinistre sur la carlingue de la moissonneuse. Pierre a tout juste le temps de ramper et de s'écarter avant de voir, dans la nuit, les flammes prendre, d'un craquement sec, sur les épis de maïs et se mettre à lécher goulûment la vieille machine.

Dans les flammes, la moissonneuse, gorgée d'essence, explose soudain. Cambria est là à présent, et pleure, la tête dans ses mains. Pierre, du sang plein les mains, la prend dans ses bras. Le vent attise les flammèches, et les braises volent dans la nuit autour de la forme sombre de la moissonneuse qui s'affaisse lentement.

Le lendemain matin, Pierre décide de faire ses adieux au vieux paysan et à Cambria et de rentrer en Pennsylvanie. Il donne un bout de papier avec son adresse à la jeune fille, traverse avec tristesse le champ et passe devant la carcasse calcinée. Arrivé sur la route, il regarde ses bottes, quelques grains de maïs y sont restés accrochés.

Le retour en stop est pénible et fade, et il n'en retient rien sinon une grande lassitude. De retour à l'université, il y apprend que, à cause de ses nombreuses absences aux cours, son inscription a été annulée. Sans un dollar en poche, il n'a plus qu'à rentrer en France, fatigué et amer. C'est à Cambrai, quelques mois plus tard, qu'il reçoit une lettre timbrée United States Post Office. Je connais la suite.

Dans le garage, il n'y a plus un bruit à présent. Tonton Pierre s'est arrêté de parler, il est debout, près du portail en métal de l'entrée. Je tiens l'enveloppe dans la main. Soudain, le dollar craquelé de poussière tombe à terre. Un objet en métal en sort, et roule sur le sol en béton. Je le ramasse, intrigué. C'est une bague de fiançailles. Je regarde mon Tonton, interloqué. Il a un mince sourire aux lèvres, du genre *Mince, c'est donc ça d'avoir un neveu fouinard...*

FIN

Marc Pondruel